

SOCRATE – Alors, prenons donc d’abord trois des quatre genres. Observant ensuite que deux d’entre eux sont chacun divisé et disséminé en une multiplicité, efforçons-nous de les ramener l’un et l’autre à l’unité, de façon à comprendre comment chacun d’eux pouvait être à la fois un et multiple.

PROTARQUE – Si tu pouvais m’expliquer cela plus clairement, peut-être arriverai-je à te suivre.

SOCRATE – [24a] Bien. Les deux genres que j’évoque sont ceux dont je viens tout juste de parler : l’illimité et ce qui possède une limite (τὸ μὲν ἄπειρον, τὸ δὲ πέρας ἔχον). Que, d’une certaine manière, l’illimité est une multiplicité, voilà ce que je vais essayer d’expliquer ; quant à ce qui possède une limite, cela peut attendre.

PROTARQUE – Qu’il attende.

SOCRATE – Alors, soit attentif. La question que je te demande d’examiner est une question difficile et controversée, mais examine-la néanmoins. Vois d’abord, dans le cas du plus chaud et du plus froid, si tu peux en concevoir la limite, ou bien si, au contraire, le plus et le moins résident en eux et, [24b] tant qu’ils y résident, ne permettent pas qu’un terme soit atteint. Car si un terme était atteint, tous deux à leur tour seraient terminés. (ἢ τὸ μᾶλλον τε καὶ ἧττον ἐν αὐτοῖς οἰκοῦν<τε> τοῖς γένεσιν, (b) ἔωσπερ ἂν ἐνοικῆτον, τέλος οὐκ ἂν ἐπιτρεψαίτην γίγνεσθαι γνομένης γὰρ τελευτῆς καὶ αὐτῷ τετελευτήκατον).

PROTARQUE – Tu dis très vrai.

SOCRATE – Or, nous l’affirmons, le plus chaud et le plus froid contiennent toujours le plus et le moins.

PROTARQUE – C’est très clair.

SOCRATE – Notre raisonnement nous assure donc qu’ils n’auront jamais de terme et, parce qu’ils sont dépourvus de terme, qu’ils demeurent totalement illimités.

PROTARQUE – Oui, Socrate, et intensément.

SOCRATE – Mon cher Protarque, tu as bien saisi la chose. Et cet « intensément » que tu viens de prononcer [24c] me rappelle que lui et son contraire, le « doucement », ont la même capacité que le plus et le moins. En effet, partout où ils se trouvent, ils empêchent toute chose d’atteindre une quantité déterminée (οὐκ ἔἴσθαι ποσὸν ἔκαστον). Au contraire, ils introduisent toujours dans toute action l’opposition du plus intense au plus doux, ou bien l’inverse, et ils produisent ainsi le plus et le moins en faisant disparaître la quantité déterminée. En effet, comme nous le disions à l’instant, s’ils ne faisaient pas disparaître la quantité déterminée, mais la laissaient s’installer, elle et la juste mesure, là où se trouvent le plus, le moins, l’intensément et le doucement, [24d] alors, ce serait à ces derniers d’abandonner leur territoire. Car dès qu’ils reçoivent une quantité déterminée, le plus chaud et le plus froid n’existent plus ; en effet, le plus chaud et le plus froid vont toujours de l’avant sans jamais demeurer, alors que la quantité déterminée est arrêt et cessation de toute progression (προχωρεῖ γὰρ καὶ οὐ μένει τὸ τε θερμότερον αἰεὶ καὶ τὸ ψυχρότερον ὡσαύτως, τὸ δὲ ποσὸν ἔσθι καὶ προῖδον ἐπάύσατο). Selon ce raisonnement, le plus chaud comme son contraire se révéleraient être illimités ensemble.

PROTARQUE – C’est bien ce qu’il semble, Socrate, mais, comme tu viens de le dire, ces choses sont difficiles à suivre. Peut-être que celui qui interroge et celui qui répond [24e] arriveront néanmoins à un accord satisfaisant si elles sont répétées encore et encore.

SOCRATE – Voilà une bonne idée, efforçons-nous de la réaliser. Mais considère toutefois dès maintenant s’il est possible, pour ne pas perdre notre temps à l’examen de tous les cas, de caractériser la nature de l’illimité au moyen du trait distinctif suivant.

PROTARQUE – De quel trait parles-tu ?

SOCRATE – Tout ce qui peut nous sembler devenir plus ou moins, ou susceptible d’intensité, de douceur, d’excès comme de toutes les qualités semblables ; [25a] tout cela, nous devons le ranger sous le genre de l’illimité comme en son unité, selon le raisonnement que nous tenions précédemment, d’après lequel il faut, si tu t’en souviens, rassembler tout ce qui est divisé et disséminé et lui imprimer, autant qu’il est possible, la marque d’une unique nature.

PROTARQUE – Je m’en souviens.

SOCRATE – Mais tout ce qui n’admet pas ces qualités et reçoit plutôt les qualités opposées, d’abord l’égal et l’égalité, puis, après l’égal, le double et tout ce qui est [25b] comme un nombre à l’égard d’un autre nombre, ou une mesure par rapport à une mesure, ne semblerions-nous pas bien faire en mettant tout cela au compte de la limite ? Qu’en dis-tu ?

PROTARQUE – C’est on ne peut mieux dit, Socrate.

SOCRATE – Bien ; mais le troisième genre, celui qui est le mélange des deux premiers, quelle nature allons-nous dire qu’il possède ? (τὸ δὲ τρίτον τὸ μεικτὸν ἐκ τούτων ἀμφοῖν τίνα ἰδέαν φήσομεν ἔχειν)

PROTARQUE – Je crois que c’est encore toi qui me le diras.

SOCRATE – Un dieu plutôt, si du moins l’un d’eux vient à entendre mes prières.

PROTARQUE – Prie donc et examine.

SOCRATE – J’examine, Protarque, et je crois que l’un d’eux vient à l’instant nous secourir.

PROTARQUE – [25c] Que veux-tu dire par là et quelle preuve en as-tu ?

SOCRATE – Je vais bien sûr te l’expliquer ; quant à toi, suis mon argument.

PROTARQUE – Parle donc.

SOCRATE – Nous venons de parler du plus chaud et du plus froid, n'est-ce pas ?

PROTARQUE – Oui.

SOCRATE – Ajoutes-y le plus sec et le plus humide, le plus nombreux et le moins nombreux, le plus rapide et le plus lent, le plus grand et le plus petit, et toutes ces choses que nous avons précédemment regroupées en une unité et qui relèvent de cette nature qui admet le plus et le moins.

PROTARQUE – [25d] Tu veux dire la nature de l'illimité ?

SOCRATE – Oui. Mêles ensuite à cette nature la famille de la limite.

PROTARQUE – Quelle est-elle ?

SOCRATE – C'est celle de ce qui a la limite pour spécificité et que nous aurions dû ramener tout à l'heure à l'unité, comme nous y avons ramené la race de l'illimité. Nous ne l'avons pas fait, mais peut-être que cela revient encore au même si, en ayant rassemblé ces deux races, la seconde nous apparaît maintenant clairement.

PROTARQUE – Mais comment nous apparaît-elle et de laquelle parles-tu ?

SOCRATE – De celle de l'égal et du double et de tout ce qui, [25e] mettant fin à l'opposition des contraires, les rend commensurables et les harmonise en y introduisant le nombre.

ΣΩ. Τὴν τοῦ ἴσου καὶ διπλασίου, καὶ ὁπόση παύει πρὸς ἀλλήλα τὰναντία διαφόρως ἔχοντα, σύμμετρα δὲ καὶ σύμφωνα ἐνθεῖσα ἀριθμὸν ἀπεργάζεται.

PROTARQUE – Je comprends. Tu dis, me semble-t-il, que certains devenirs résultent dans chaque cas du mélange de ces deux choses.

ΠΡΩ. Μανθάνω· φαίνει γὰρ μοι λέγειν μειγνὺς τὰῦτα γενέσεις τινὰς ἐφ' ἐκάστων αὐτῶν συμβαίνειν.

SOCRATE – Cela semble exact.

ΣΩ. Ὅρθως γὰρ φαίνομαι.

PROTARQUE – Poursuis donc.

SOCRATE – Dans le cas des maladies, n'est-ce pas leur juste combinaison qui a engendré l'état de santé ?

PROTARQUE – [26a] Parfaitement.

SOCRATE – Et dans l'aigu et le grave, le rapide et le lent, qui sont illimités, n'est-ce pas encore la présence des mêmes qui produit la limite et qui donna de la sorte leur perfection à toutes les espèces de la musique ?

PROTARQUE – Et de la meilleure façon.

SOCRATE – Et leur présence qui élimina dans le chaud et le froid ce qu'ils avaient d'excessif et d'illimité, pour y produire à la fois ce qui est bien mesuré et ce qui est proportionné.

PROTARQUE – Bien sûr !

SOCRATE – [26b] N'est-ce pas d'eux que nous viennent les saisons et toutes les belles choses de la sorte, lorsque les choses illimitées et celles qui ont une limite ont été mélangées ?

PROTARQUE – Comment pourrait-il en être autrement ?

SOCRATE – Et je laisse de côté des milliers d'autres choses, telles que la beauté et la force qui accompagnent la santé ou encore, dans les âmes, tant d'autres qualités aussi belles que nombreuses. Car c'est la déesse elle-même, mon beau Philèbe, qui voyant la démesure et l'entière bassesse de tous ceux en qui ne se trouve aucune limite ni aux plaisirs ni à la satiété, introduisit la loi et l'ordre porteurs de limite. Toi, tu soutiens qu'elle les détruit, [26c] mais moi, je pense qu'elle les sauve. Et toi Protarque, qu'en penses-tu ?

PROTARQUE – C'est absolument l'idée que je m'en fais, Socrate.

SOCRATE – Voilà donc, si tu as compris, les trois premiers genres dont je parlais.

PROTARQUE – Je crois en effet comprendre : il me semble que tu désignes d'abord l'illimité comme un genre, puis ensuite la limite dans les choses qui sont comme le second genre. Mais s'agissant du troisième, je ne saisis pas bien ce que tu veux dire.

SOCRATE – C'est, merveilleux ami, que tu as été surpris par la multiplicité du devenir de ce troisième genre. [26d] Et pourtant, l'illimité qui comportait lui aussi une pluralité de genres, lorsqu'on lui imprimait la marque du genre du plus et de son contraire, apparaissait bien être un genre unique.

PROTARQUE – C'est vrai.

SOCRATE – Quant à la limite, nous ne nous étions pas plaints qu'elle comporte une multiplicité de genres, ni non plus qu'elle ne soit pas une par nature.

PROTARQUE – Comment l'aurions-nous pu ?

SOCRATE – C'était impossible. Eh bien, ce troisième genre dont je parle, comprends que je le pose comme l'unité de tout ce qui provient des deux autres genres : la naissance en vue d'une réalité, produite par l'effet des mesures qui accompagnent la limite.

PROTARQUE – J'ai compris.